

BeauxArts

FÉVRIER 2026

Magazine

N^o 500

NOUVELLE
FORMULE

ÉVÉNEMENT

Réouverture
du musée de la
Vie romantique

EXPOSITION À PARIS

Leonora Carrington,
la plus grande
artiste surréaliste?

ENQUÊTE

Pourquoi l'IA
réécrit (mal) l'histoire
de la photo

SONDAGE EXCLUSIF
IPSOS BVA

Les Français et l'art, l'amour fou!

64% AIMENT L'ART CONTEMPORAIN

32% POSSÈDENT UNE ŒUVRE

62% ONT UNE PRATIQUE ARTISTIQUE

IBRAHIM MEÏTÉ SIKELY, FILS DU PUNK ET DE GÉRICAULT

PAR
DAPHNÉ BÉTARD

PHOTO
MANUEL OBADIA-WILLS
POUR BEAUX ARTS
MAGAZINE

«Je ne cherche pas la brillance, je cherche la turbulence.» De brillance il est pourtant question dans le travail impressionnant de ce jeune diplômé des Beaux-Arts qui a fait le choix difficile de la peinture dans un milieu qui la valorise peu, mêlant art classique et contemporain dans des scènes épiques où se déjouent les rapports de force et de pouvoir. Rencontre avec un surdoué.

Parmi les influences d'Ibrahim Meïté Sikely, on compte autant les comics et les mangas que les écrits anticolonialistes de Frantz Fanon.



Tubes Rembrandt entamés et pinceaux éparpillés, matière écrasée sur des palettes en tout genre, chevalet criblé de taches aux mille nuances... L'espace sent bon la peinture à l'huile et la térébenthine. Derrière la grande verrière, les ombres de plantes citadines dansent au rythme d'un vent glacial, et, même si la lumière peine à percer en ce jour de décembre, il y a une ambiance chaleureuse dans l'antre d'Ibrahim Meïté Sikely. Entouré de toiles en devenir, fraîchement achevées ou tout juste revenues d'une exposition, l'artiste nous reçoit dans son atelier de la villa Belleville, dans le 20^e arrondissement de Paris, où il est en résidence pour quelques mois après Les Frigos, site de création du 13^e, et avant d'autres points de chute possibles dans la capitale ou ailleurs, plus au Sud... Il verra bien : l'horizon est dégagé, le ciel, clément, et l'avenir s'annonce sous les meilleurs auspices pour ce jeune homme de même pas 30 ans, peintre depuis moins d'une décennie.

Ibrahim Meïté Sikely fait partie des artistes de la génération dite Gen Z, née entre la fin des années 1990 et le début des années 2010 en pleine ère numérique – il était l'un des visages de notre dossier de fin d'année consacré à 12 jeunes artistes remarquables et remarqués. À peine achevée, fin octobre, sa première exposition solo à la galerie Anne Barrault (qui l'a repéré alors qu'il n'avait pas encore fini ses études), il a enchaîné avec l'accrochage de la prestigieuse École nationale des beaux-arts (l'Ensba), à Paris, dont il est sorti diplômé cette année avec les félicitations du jury, ce qui lui vaut de présenter ses travaux aux côtés de ses 23 camarades de promo. Enthousiaste, bosseur, aussi confiant que modeste, il affiche une sérénité inquiète, une joie contenue ; sans boudier son bonheur, il sait que le marché de l'art peut vous dévorer si l'on n'y prend pas garde. →



Ibrahim Meïté Sikely
dans son atelier
de la villa Belleville,
Paris 20°.

Pour cette exposition au titre évocateur – «Felicità» (bonheur, en italien) –, Meïté Sikely a choisi de montrer des toiles réalisées à des moments clés de son passage à l'école. La première, exécutée à son arrivée, montre un petit garçon perdu réfugié dans les flancs d'une famélique licorne, quand la dernière voit revenir le gamin à dos de dragon, semant la panique dans une foule effrayée.

C'est cette même bouille puérile au regard contrarié, entre tristesse et détermination, que l'on retrouve en format XXL sur une toile de son atelier, cette fois en costume d'Indien, tandis que son camarade porte celui de Peter Pan [ill. p. 69]. Scotchée sur la toile inachevée, une photo de l'album familial lui sert de modèle, souvenir de son enfance en banlieue parisienne où il arrive tout petit avec ses parents d'origine ivoirienne, depuis Marseille où il est né en 1996. «J'utilise beaucoup cet avatar de moi petit. C'est une manière de donner un droit de réponse à cet enfant qui était, sans que ce soit énoncé, autorisé à se déguiser en Indien avec une coiffe aux belles plumes exotiques mais pas en Peter Pan. Qui n'avait pas le droit d'être qui il voulait. Ma peinture dépasse ces interdits et, plus largement, raconte des histoires, cherche à montrer que nous sommes plusieurs à la fois, hybrides, multiples et complexes.»

De son style expressif marqué, parfois âpre et rugueux, aux tonalités acides, l'artiste veut s'inscrire dans la lignée des maîtres du passé : Goya pour les figures émergeant des ténèbres, Brueghel pour la profondeur des paysages, Arnold Böcklin pour l'ambiance gothique. Et surtout Géricault, qui choisit de traiter la carnation des personnages noirs à l'égal de celle des autres protagonistes du tableau, loin des clichés, comme dans *Le Radeau de la Méduse* (1818) où le maître fait poser un modèle prénommé Joseph, originaire de Saint-Domingue, auquel il consacrera un vibrant portrait. «Dans sa façon de peindre, Géricault nous dit quelque chose au-delà du sujet. J'ai repris son jeu de couleurs pour obtenir les nuances de la peau noire, les →



THE FIVE MARVELOUS NEIGHBORS FROM THE 5TH FLOOR, 2023

Après les *Quatre Fantastiques* de l'univers Marvel, voici les super voisins du 5^e étage où Ibrahim s'est représenté avec sa mère, ses sœurs, son frère et le chat de la famille. Clin d'œil aux héros du quotidien.

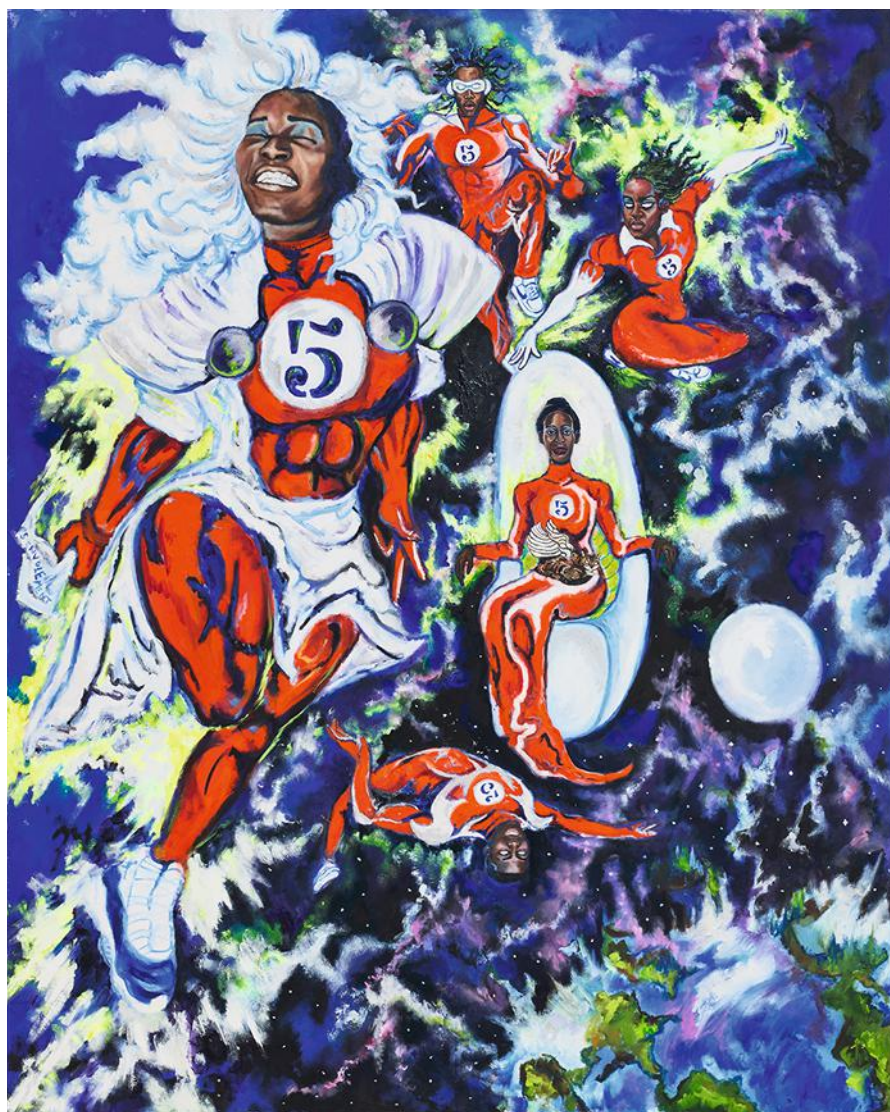
Huile sur toile, 162 × 114 cm.



WHO'S GONNA SAVE THE WORLD FROM THEM?, 2025

Ce petit garçon turbulent surgissant d'un ciel déchaîné à dos de dragon avec son t-shirt Mafia K'1 Fry (collectif de hip-hop français) était une manière explosive de dire au revoir à l'École des beaux-arts de Paris.

Huile sur toile, 214,5 × 144,5 cm.



IBRAHIM MEÏTÉ SIKELY EN 5 DATES

- 1996 Naissance à Marseille.
- 2017 Intègre l'école nationale supérieure d'art la Villa Arson, à Nice, d'où il sort diplômé cinq ans plus tard avec les félicitations du jury.
- 2022 Intègre en 3^e année l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris (Ensba), dans l'atelier de Mimosa Echard. Participe à sa première exposition collective à la galerie Anne Barrault, «Les amis durent», autour de Neïla Czermak Icht, avec Flo*Souad Benaddi, Lassana Sarre et Luna Petit.
- 2024 Résidence à Séoul à la Korea National University of Arts, voyage à Tokyo et résidence de recherche à Pivô (avec l'Institut français), lieu dédié à l'expérimentation artistique et curatoriale situé à São Paulo, au Brésil.
- 2025 Diplômé de l'Ensba avec les félicitations du jury et première exposition solo à la galerie Anne Barrault, «Je deviendrai ce que j'aurais dû être».



volumes et les lumières, un bleu rex, un ocre terre brûlée, avec une touche de blanc. Ce qui m'a frappé en étudiant ces grands maîtres, c'est comment j'arrivais à créer des liens avec eux à travers l'acte de peindre tout en déroulant le fil de ma propre histoire.» S'il admire les grandes fresques historiques d'un Kerry James Marshall, parmi les artistes contemporains dont il se sent le plus proche, c'est Martin Wong, peintre sino-américain installé à New York, disparu en 1999, avec ses tableaux réalistes sur la vie bouillonnante de son quartier, qui arrive en tête.

ANNIE ERNAUX ET PIERRE BOURDIEU, DES RÉVÉLATIONS

Au panthéon d'Ibrahim Meïté Sikely, aux côtés de Goya, Géricault et Wong, trônent également des mangakas – Akira Toriyama (créateur de *Dragon Ball*) et Kentarō Miura (auteur de la série médiévale-fantastique *Berserk*) – et des dessinateurs de comics tel Jack Kirby. Des figurines à l'effigie de leurs héros se trouvent un peu partout dans l'atelier et, dans la bibliothèque, leur production côtoie les ouvrages de Victor Hugo, Édouard Glissant, James Baldwin et Frantz Fanon. Ceux aussi de Charles Bukowski, «moins pour le côté sulfureux que pour la destinée incroyable de ce postier devenu écrivain à 50 ans», ainsi que *Martin Eden* de Jack London, l'histoire d'un marin qui transcende sa

“Dans l’heroic fantasy et les mangas, le héros part du plus bas de l’échelle sociale pour se métamorphoser et prendre sa revanche, aller là où on ne l’attend pas. Cela fait partie de mes obsessions”

SOUVENIR D'UN ÉTÉ À LA CITÉ WHAT YA HOOD LIKE IS IT ROHFF??, 2023

Inspiré par *Le Colosse* de Goya, les paysages en feu de Brueghel et le flow hardcore du rappeur Rohff, l'artiste raconte les violences policières dans son quartier.

Huile sur toile, 114 × 162 cm.



Dans l'atelier, de la peinture partout, des tableaux en devenir et beaucoup de figurines à l'effigie de superhéros.



condition sociale mais « finalement se retrouve seul, sans plus de points communs avec le milieu où il a grandi et sans accroches avec son nouveau milieu bourgeois, car il sait qu'il sera toujours différent ». Sans oublier deux auteurs dont la lecture fut une révélation : Annie Ernaux pour *La Place*, récit autobiographique aux accents sociologiques, et Pierre Bourdieu pour *La Distinction*. « Si j'avais eu accès à Bourdieu dès l'adolescence, cela m'aurait permis de résoudre beaucoup de choses. Son ouvrage mettait enfin des mots sur ce que je ressentais, sur les reproductions des classes sociales, les habitus, cette façon de s'adapter à notre environnement tout en cultivant la nostalgie de nos origines sociales, où l'on surjoue un rôle qui n'est pas le nôtre. Dans l'intention de ma peinture, il y avait cette idée de travailler l'image au sens large. L'heroic fantasy et les mangas m'ont beaucoup aidé dans cette voie-là, parce que le héros part du plus bas de l'échelle sociale pour se métamorphoser et prendre sa revanche, aller là où on ne l'attend pas. Cela fait partie de mes obsessions. »

LA PUISSANCE MÉTAPHYSIQUE DE L'HUILE

Ayant nourri le peintre, tous ces univers se rencontrent, se carambolement dans des compositions qui pulsent, vibrent, grouillent de vie, explosent, déroulant le fil de sa propre existence qui devient sous ses pinceaux le théâtre de contes urbains surréalistes, où il est question de métamorphoses, d'hybridité, d'identité, de faire entendre sa voix et de changer l'ordre des choses. Des fictions picturales explosives pour dire les désordres du monde, la sensibilité de l'enfance, la mélancolie de l'adolescence, période douloureuse où il restait prostré dans sa chambre pour lire, refusant l'âge adulte dans lequel le système scolaire voulait le faire entrer de plain-pied à pas même 15 ans alors qu'il se rêvait dessinateur. Pendant cette époque de mutations, de désillusions et d'angoisses, le jeune homme ultrasensible cherche à échapper à la voie que d'autres ont tracée pour lui. Il le racontera plus tard à sa manière dans le tableau

Souvenir d'un été à la cité / What Ya Hood Like Is It Rohff?? où, sous les traits d'un colosse surgissant du ciel en feu, il intervient pour retenir les forces de l'ordre qui, dotées de masques rappelant les monstres de Goya, s'en prennent aux jeunes de la cité. « Ce tableau est important pour moi, je l'ai présenté et défendu pour mon diplôme de l'Ensb; cela n'a pas été facile », dit-il après avoir sorti le grand format de la mezzanine de son atelier, derrière le pouf moelleux où il s'endort parfois la nuit.

Ibrahim Meïté Sikely travaille souvent à la lumière artificielle, tard dans la nuit, ce moment où les émotions sont exacerbées, en écoutant Turnstile, groupe de punk hardcore, les rappeurs Rohff ou Karlito, la musique expérimentale de Brian Eno et la reprise culte de Led Zeppelin, *When the Levee Breaks*. Il s'active sur plusieurs toiles à la fois parce que l'huile prend du temps. C'est pour cela qu'il a choisi ce médium, « car il permet de revenir en arrière, de changer les choses; il n'est pas définitif ». Et convient à ce créateur qui se dit hésitant et indécis : « Il y a aussi une part métaphysique qui me semble magique avec l'huile. J'arrive à faire coexister des mondes qui ne se seraient jamais rencontrés, je peux ressusciter des disparus, rendre visibles les oubliés, faire exister mes proches pour qu'ils demeurent à mes côtés quand je suis loin... La peinture parle à tout le monde, elle est sans limite, sans frontière. »

Si les journées en atelier se déroulent en solitaire, les amis ne sont jamais loin. À commencer par ce clan constitué lors de ses années à la Villa Arson, école nationale supérieure d'art qu'il intègre en 2017 et d'où il sortira diplômé en 2022. Installé à Nice, il y a tissé des liens indéfectibles avec Neïla Czermak Icti, alors étudiante aux Beaux-Arts de Marseille, et Lassana Sarre, à la Villa Arson comme lui. Ensemble, ils ont passé ces années compliquées où il a fallu s'imposer et convaincre. Lassana et Ibrahim ont jeté leur dévolu sur la peinture à l'huile dans une école qui revendique son héritage duchampien, et ce dans un climat parfois toxique où un professeur, soutenu par tout un système, fut →

accusé d'abus de pouvoir, de harcèlement sexiste et raciste (ce que confirmera une enquête du ministère de la Culture). «Dans ce milieu hostile, il a fallu se battre pour peindre, assumer nos références et d'où l'on venait. Pour chaque peinture, je bâtissais un projet, avec des arguments pour le défendre. Je voulais que ce soit une œuvre, pas un essai.»

Il y parvient, soutenu par ses amis, quelques professeurs comme Sophie Orlando, artiste-chercheuse, et d'heureuses rencontres dont l'artiste Mawena Yehouess, qui l'introduit aux théories de l'afro-futurisme, et Mohamed Bourouissa qui le prend sous son aile et l'invitera au Palais de Tokyo dans son solo show en 2024. Installé à Champigny-sur-Marne, Ibrahim Meïté Sikely intègre l'Ensba, directement en 3^e année. Mais là encore, c'est «la galère» : aucun atelier de peinture ne veut de lui. Le salut viendra de la plasticienne Mimosa Echard qui lui donne sa chance dans son atelier, lui laissant carte blanche pour faire ce qu'il veut. Dès 2022, Ibrahim Meïté Sikely vend son premier tableau – *Le Cavalier qui rit*, hommage gothique à *L'Homme qui rit* de Victor Hugo –, exposé chez Anne Barrault déjà dans une proposition collective autour de Neïla Czermak Icthi intitulée «Les amis durent». Puis il s'envole pour une résidence à Séoul, à la Korea National University of Arts (K-Arts) où, inscrit dans l'atelier de Kim Jiwon, il suit aussi les cours de théorie d'Hera Chan, co-curatrice de la biennale de Thaïlande, qui lui ouvrent

“Le fait de partir, de sortir de l'histoire de l'art occidental, m'a permis de décentrer mon regard, d'élargir ma vision. D'être davantage moi-même”

de nouveaux horizons. De la Corée du Sud, il gagne le Japon avant une résidence de recherche au Brésil. «Le fait de partir, de sortir de l'histoire de l'art occidental m'a permis de décentrer mon regard, d'élargir ma vision et d'aller plus loin dans la fiction. D'être finalement davantage moi-même. À mon retour, j'avais envie de tableaux coups de poing, de réveiller ma palette avec du rouge, d'une peinture plus offensive, plus turbulente, qui intrigue et questionne.» Une façon de «dire non à l'assignation, au mépris, mais aussi aux attentes». «Avant, je rêvais de brillance et d'excellence, d'avoir le parcours typique de l'enfant d'immigrés parfait, modèle d'intégration, arrivé à l'Ensba, l'endroit où il fallait être. Après mes voyages, j'ai aspiré à plus de complexité. Je me suis rappelé que quand on n'attendait rien de moi, j'étais libre d'aller où je voulais, sans chercher à séduire, sans calculer où je voulais être ni élaborer de plan de carrière.»

Pas dupe du système tout en se réjouissant de son sort, habité par ce sentiment d'être en perpétuel décalage, sollicité par de grands collectionneurs, en lice pour le prix Reiffers Initiative 2026 qui récompense chaque année un jeune talent de la scène artistique française, Ibrahim Meïté Sikely poursuit son irrésistible ascension, tout en désirant cultiver «un esprit punk en peinture». Peintre dans l'âme, il aimerait aussi réaliser des vidéos, des courts-métrages, pourquoi pas des autofictions dans la même veine que ses tableaux fantastiques qui vous embarquent dans les délires de l'imagination pour regarder d'un œil curieux et critique les déchaînements de ce monde en perpétuel mouvement où nous devons vivre ensemble. ●



**FROM THE BEGINNING
CHUU THE END, 2025**

Souvenir de sa résidence à Séoul. L'artiste s'essaie à de nouveaux sujets et reprend le rose acidulé des publicités pour en faire une image dans l'image.

Huile sur toile, 104,5 × 85,5 cm.



ROXANNE, 2025

Tout droit sorti du jeu futuriste *Cyberpunk 2077*, où les joueurs doivent renverser l'ordre établi, ce troublant personnage féminin a tenu compagnie à l'artiste lorsqu'il était loin des siens, en résidence en Corée.

Huile sur toile, 77,5 × 65 cm.

OÙ VOIR SES ŒUVRES ?

Vous pouvez découvrir quelques-uns des tableaux d'Ibrahim Mété Sikely dans deux expositions : «*Felicità*», au palais des Beaux-Arts de Paris (jusqu'au 1^{er} février) et «*Rammellzee Alphabet Sigma (Face B)*» au CAPC de Bordeaux (jusqu'au 26 avril).

(English translation from Beaux Arts Magazine – février 2026)

Studio visit

By Daphné Bétard

Photo Manuel Obadia-Wills pour Beaux Arts magazine

IBRAHIM MEÏTÉ SIKELY, SON OF PUNK AND GÉRICAULT

“I’m not looking for brilliance, I’m looking for turbulence.” Yet brilliance is very much at stake in the striking work of this young *Beaux-Arts* graduate, who has made the difficult choice to commit to painting in a context that affords it little value. Blending classical and contemporary references in epic scenes where dynamics of power and force are constantly being unsettled, he emerges as a prodigious talent. A meeting with a gifted artist.

Opened tubes of Rembrandt paint and scattered brushes, pigment crushed onto all kinds of palettes, an easel speckled with stains in a thousand shades... The space smells richly of oil paint and turpentine. Behind the large glass roof, the shadows of urban plants sway to the rhythm of an icy wind, and even though the light struggles to break through on this December day, there is a warm atmosphere inside Ibrahim Meïté Sikely’s lair. Surrounded by canvases in progress, freshly completed works, and others just returned from exhibitions, the artist welcomes us into his studio at Villa Belleville, in Paris’s 20th arrondissement. He is in residence there for a few months, following his time at Les Frigos, a creation site in the 13th arrondissement, and before other possible stopovers in the capital or further south. He will see where things lead: the horizon is clear, the sky benign, and the future looks promising for this young man not yet thirty, who has been painting for less than a decade.

Ibrahim Meïté Sikely belongs to the so-called Generation Z, born between the late 1990s and the early 2010s, in the heart of the digital age. He was one of the faces featured in our year-end issue devoted to twelve remarkable and widely noticed young artists. Barely had his first solo exhibition at Galerie Anne Barrault ended in late October—she had spotted him before he even finished his studies—when he followed it with the prestigious exhibition at the *École nationale supérieure des beaux-arts de Paris*, from which he graduated this year with the jury’s highest honors. This distinction allows him to present his work alongside that of his twenty-three classmates. Enthusiastic and hardworking, as confident as he is modest, he exudes a slightly anxious serenity, a contained joy. Without denying his happiness, he remains aware that the art market can devour you if you are not careful.

For his exhibition with the evocative title *Felicità* (“happiness” in Italian), Meïté Sikely chose to present paintings made at key moments during his time at art school. The first, executed upon his arrival, depicts a small, lost boy seeking refuge inside the flanks of a scrawny unicorn; the last shows the child returning astride a dragon, sowing panic among a terrified

crowd. The same childlike face—marked by a conflicted gaze, caught between sadness and determination—appears again in monumental format on a canvas in his studio. This time, he is dressed as a Native American, while his companion wears a Peter Pan costume. Pinned onto the unfinished canvas is a photograph from the family album that served as a model, a memory of his childhood in the Paris suburbs, where he arrived at a very young age with his parents of Ivorian origin, from Marseille, where he was born in 1996. “I often use this avatar of myself as a child,” he explains. “It’s a way of giving a right of reply to that child who was, without it ever being stated explicitly, allowed to dress up as a Native American with a beautiful exotic feather headdress, but not as Peter Pan. A child who was not allowed to be whoever he wanted to be. My painting goes beyond these prohibitions and, more broadly, tells stories. It seeks to show that we are several things at once—hybrid, multiple, and complex.”

With an expressive style that is sometimes harsh and rugged, marked by acidic tonalities, the artist situates himself within the lineage of past masters: Goya, for figures emerging from darkness; Bruegel, for the depth of his landscapes; Arnold Böcklin, for his gothic atmosphere. Above all, Théodore Géricault, who chose to depict the skin tones of Black figures on an equal footing with those of other protagonists, far from stereotypes—as in *The Raft of the Medusa* (1818), where he worked with a model named Joseph, originally from Saint-Domingue, to whom he later devoted a powerful portrait. “In Géricault’s way of painting, there is something being said beyond the subject matter,” Meité Sikely notes. “I borrowed his approach to color in order to achieve the nuances of Black skin—volumes and light, a rex blue, burnt earth ochre, with a touch of white. What struck me while studying these great masters was how I could create connections with them through the act of painting, while at the same time unfolding the thread of my own story.” While he admires the great historical frescoes of Kerry James Marshall, among contemporary artists the one he feels closest to is Martin Wong, the Chinese-American painter based in New York who died in 1999, known for his realist depictions of the vibrant life of his neighborhood.

ANNIE ERNAUX ET PIERRE BOURDIEU, DES RÉVÉLATIONS

Alongside Goya, Géricault, and Wong, Meité Sikely’s pantheon also includes manga artists—Akira Toriyama, creator of *Dragon Ball*, and Kentarō Miura, author of the medieval fantasy series *Berserk*—as well as comic-book artists such as Jack Kirby. Figurines bearing the likeness of their heroes are scattered throughout the studio, and in his library their work sits alongside books by Victor Hugo, Édouard Glissant, James Baldwin, and Frantz Fanon. Also present are the writings of Charles Bukowski—less for the sulphurous side than for the incredible destiny of a postman who became a writer at fifty—and *Martin Eden* by Jack London, the story of a sailor who transcends his social condition but ultimately finds himself alone, disconnected from both the world he came from and the bourgeois milieu he enters, aware that he will always remain different. Two authors were also major revelations for him: Annie Ernaux, with *La Place*, an autobiographical narrative with sociological undertones, and Pierre Bourdieu, with *Distinction*. “If I had had access to Bourdieu as a teenager, it would have helped me resolve many things,” he reflects. “His book finally put words to what I was feeling—the reproduction of social classes, habitus, that way of adapting to our environment

while cultivating nostalgia for our social origins, performing a role that isn't truly ours. In the intention behind my painting, there was always this idea of working with images in a broad sense. Heroic fantasy and manga helped me a great deal in that respect, because the hero starts from the very bottom of the social ladder, transforms himself, takes revenge, and goes where he is not expected. That's part of my obsessions."

LA PUISSANCE MÉTAPHYSIQUE DE L'HUILE

Having nourished the painter, all these worlds collide and intersect in compositions that pulse, vibrate, swarm with life, and explode—unfolding the thread of his own existence, which becomes under his brush the stage for surreal urban tales. These works address metamorphosis, hybridity, identity, the need to make one's voice heard, and the desire to change the order of things. Explosive pictorial fictions that speak to the disorder of the world, the sensitivity of childhood, and the melancholy of adolescence—a painful period during which he withdrew into his room to read, resisting the adulthood the school system wanted to impose on him before he was even fifteen, while he dreamed of becoming a draftsman. During this time of mutation, disillusionment, and anxiety, the hypersensitive young man sought to escape the path others had laid out for him. He would later recount it in his own way in the painting *Souvenir d'un été à la cité / What Ya Hood Like Is It Rohff??*, where, in the guise of a colossus emerging from a sky in flames, he intervenes to hold back law enforcement officers—wearing masks reminiscent of Goya's monsters—as they turn on the neighborhood's youth. "This painting is important to me. I presented and defended it for my graduation at the École des beaux-arts; it wasn't easy," he says, after pulling the large-format canvas down from the mezzanine of his studio, behind the soft pouf where he sometimes falls asleep at night.

Ibrahim Meïté Sikely often works under artificial light, late at night, when emotions are heightened, listening to Turnstile, the hardcore punk band, rappers Rohff or Karlito, Brian Eno's experimental music, and the cult cover of Led Zeppelin's *When the Levee Breaks*. He works on several canvases at once, because oil painting takes time. That is precisely why he chose this medium: "It allows you to go back, to change things; it isn't definitive." It suits a creator who describes himself as hesitant and indecisive. "There's also something metaphysical about oil painting that feels magical to me. I can make worlds coexist that would never have met otherwise; I can resurrect the dead, make the forgotten visible, keep my loved ones present so they remain by my side when I am far away... Painting speaks to everyone—it has no limits, no borders."

While studio days are spent alone, friends are never far away—beginning with the close-knit group formed during his years at Villa Arson, which he joined in 2017 and from which he graduated in 2022. In Nice, he forged unbreakable bonds with fellow artists, enduring together years that required perseverance and conviction. Choosing oil painting in a school that claimed a Duchampian heritage was not without difficulty, in a sometimes toxic climate where power abuses were later confirmed by an official investigation. "In that hostile environment, we had to fight to paint, to assert our references and where we came from. For every painting, I built a project, with arguments to defend it. I wanted it to be a work, not an exercise."

He succeeds, supported by his friends, by a few teachers such as Sophie Orlando, an artist and researcher, and by fortunate encounters—among them the artist Mawena Yehouess, who introduced him to Afro-futurist theory, and Mohamed Bourouissa, who took him under his wing and would later invite him to take part in his solo exhibition at the Palais de Tokyo in 2024. Based in Champigny-sur-Marne, Ibrahim Meïté Sikely enters the École nationale supérieure des beaux-arts de Paris directly in his third year. But once again, it proves to be “a struggle”: no painting studio wants to take him in. His breakthrough comes thanks to visual artist Mimosa Echard, who gives him a chance in her studio, granting him complete freedom to do as he wishes.

As early as 2022, Ibrahim Meïté Sikely sells his first painting—*Le Cavalier qui rit*, a gothic homage to Victor Hugo’s *The Man Who Laughs*—shown at Galerie Anne Barrault in a group exhibition curated around Neila Czermak Icti titled *Les amis durent*. He then leaves for a residency in Seoul at the Korea National University of Arts (K-Arts), where, enrolled in Kim Jiwon’s studio, he also attends theory classes taught by Hera Chan, co-curator of the Thailand Biennale, which open up new horizons for him. From South Korea, he travels on to Japan, before undertaking a research residency in Brazil.

“Leaving, stepping outside the history of Western art, allowed me to decenter my gaze, broaden my vision, and push fiction further—to ultimately be more myself,” he explains. “When I came back, I wanted punch-in-the-face paintings: to wake up my palette with red, to make a more offensive, more turbulent kind of painting that intrigues and questions.” A way of “saying no to assignment, to contempt, but also to expectations.” “Before, I dreamed of brilliance and excellence, of following the typical path of the ‘perfect immigrant’s child,’ a model of integration, admitted to the Ensba—the place you were supposed to be. After my travels, I aspired to greater complexity. I reminded myself that when nothing was expected of me, I was free to go wherever I wanted, without trying to please, without calculating where I wanted to be or devising a career plan.”

Clear-eyed about the system while remaining grateful for his own trajectory, driven by a persistent sense of being slightly out of sync, sought after by major collectors, and shortlisted for the Reiffers Initiative Prize 2026, which annually rewards an emerging talent on the French art scene, Ibrahim Meïté Sikely continues his irresistible ascent—while seeking to cultivate “a punk spirit in painting.” A painter at heart, he also hopes to make videos and short films, perhaps autofictions, in the same vein as his fantastical paintings, which draw viewers into the delirium of imagination in order to look, with curiosity and critical distance, at the upheavals of a world in constant motion—one in which we must learn to live together.